

OUTRE-SARINE

ARIANE GIGON

A la gare de Saint-Gall, une horloge binaire sème le trouble...

Le temps qui passe. Elle n'en finit pas de faire parler d'elle, l'horloge de la gare de Saint-Gall. Ce qui est presque, en soi, un exploit, car il n'est déjà pas évident de savoir que le tableau électronique trônant au-dessus des escaliers roulants en est une, d'horloge. Car l'œuvre d'art de Norbert Möslang indique l'heure en... binaire. Et cela ne fonctionne pas toujours.

Il y a quelques jours, les journaux locaux de Suisse orientale poussaient une sorte de cri de victoire: «Elle refonctionne, l'horloge binaire!» Inaugurée début avril 2018, choisie par la Municipalité, l'installation lumineuse *Pat-*

terns avait immédiatement suscité des réactions, enthousiastes ou outrées. Lire l'heure requiert en effet de connaître et de décoder l'affichage binaire. «Tout simple», disent, évidemment, les experts. Puisqu'il n'y a que deux chiffres, 1 ou 0, il suffit de regarder si la case est allumée ou éteinte et de décoder l'heure selon la place de la diode. Archisimple, non? Et, avouons-le, rapide aussi, ce qui est quand même pratique quand on prend le train...

Des horloges bêtement classiques sont toutefois encore disposées en divers endroits de la gare et nulle explosion du nombre de plaintes pour trains



Patterns, l'œuvre d'art censée montrer l'heure aux Saint-Gallois, avec un succès relatif jusqu'ici. Keystone

manqués n'a été officiellement enregistrée. Ouf. Par contre, les Saint-Gallois qui avaient fini par pouvoir lire l'heure ont eu une première mauvaise surprise fin septembre: une diode ne fonctionnait plus.

Après le changement du matériel, l'horloge s'est mise à fonctionner selon son bon vouloir, montrant régulièrement une heure fantaisiste. Précisément au moment où la gare rénovée – avec une des plus grandes façades de Suisse – était inaugurée. Plus tard, l'horloge n'a pas pu s'adapter à l'heure d'hiver.

Entre-temps, les esprits se déchaînaient, grâce, notamment, à un inévitable hashtag,

binäreuhr. Le panneau numérique commençait aussi à prendre place sur les photos des touristes, juste à côté de la cathédrale.

Nouveaux problèmes en début d'année, une fois encore réparés. Mais l'heure montrée n'est pas connectée à une horloge atomique et n'est donc pas exacte. Les ingénieurs occupés à chercher la source de l'erreur continuent leur travail... et assurent que les contribuables ne payent rien, puisque l'œuvre bénéficie d'une garantie de deux ans. Ne reste plus qu'à espérer que ce laps de temps puisse être calculé correctement... »

La Fribourgeoise Myriam Rachmuth transforme en films les images qu'on lui confie. Si «monter est un battement de cœur», le sien a trouvé le rythme

NOTICE DE MONTAGE

« THIERRY RABOUD

Portrait » Monter un film, c'est comme écrire un article. Choisir, assembler, rythmer jusqu'à en faire oublier les jointures.

Tout d'abord poser le décor. Dans le quartier du Maupas, à Lausanne, un petit local sans enseigne serré entre une coutellerie et un coiffeur. Derrière la vitrine anonyme, de longs rideaux gris ciel qui s'ouvrent sur trois écrans liserés de Post-it. Des étagères vides où traînent quelques rares DVD, un livre de cinéma fièrement essulé.

Puis y introduire son sujet. Myriam Rachmuth, qui nous accueille avec le café et ce port que l'on pourrait croire légèrement altier s'il n'était contredit par une nuance tenace de timidité. C'est que la discrète trentenaire n'a pas l'habitude de se retrouver devant l'objectif, elle qui travaille plutôt de l'autre côté, là où se déverse le flot des images de tournage qu'elle doit choisir, assembler, rythmer. La Fribourgeoise est monteuse: son disque dur regorge de séquences, ces *rushes* qui sont au film ce que la glaise est au sculpteur, l'argile au potier. Une matière vive à taillader, façonner, remodeler.

Tout mettre au mur

«Je viens de terminer le documentaire *Le Contrat*, qui suit le mariage de trois couples égyptiens. Cela a représenté quelque 150 heures d'images que nous avons visionnées pendant un mois entier avec la réalisatrice Julia Bünter», précise-t-elle, assise derrière ses écrans où les 80 minutes du film terminé s'étalent comme un puzzle méticuleux. On le retrouve derrière elle, en nuée de petits papiers colorés collés au mur. «Chaque Post-it représente une séquence. Tout mettre au mur, c'est un peu un rituel. Cela nous permet d'avoir une vision globale, indispensable pour monter un film aussi complexe que celui-ci, d'autant plus qu'il a été tourné entièrement en arabe...», confie-t-elle en soulevant un classeur



Entre ses écrans, Myriam Rachmuth. Après avoir travaillé avec Jean-Stéphane Bron, elle a notamment monté le documentaire *Alexia, Kevin & Romain*, bientôt sur les écrans romands. Alain Wicht

replet dans lequel l'ensemble des dialogues a été scrupuleusement traduit. «Mais une structure narrative qui fonctionne au mur ne marchera pas forcément à l'image, il y a bien quelque chose d'un peu magique là-dedans.» Magie qu'elle invoque depuis cinq longs et une dizaine de courts-métrages. Quelques autres, documentaires ou fictions, attendent sur sa table de montage. De quoi lui permettre d'en vivre, par intermittence.

Monter *La vallée*

Une fois le sujet posé, dérouler son histoire en flash-back. Point de cinéphilie précoce chez la jeune Myriam, née en 1989 de parents ayant fui la Roumanie de Ceausescu. Elle fait ses classes à Fribourg, rêveusement, réjouie surtout d'en sortir pour suivre les cours extrascolaires de l'Association Maxi Beaux Arts. A 15 ans, elle y empoigne sa première caméra. «Une sorte de révélation. Je filmais alors de petites choses, les camps du Chœur Saint-Michel où je chantais, la Saint-Nicolas de Fribourg. Et dès que je pouvais m'enfermer pour monter ce que j'avais filmé, je me sentais bien, véritablement à ma place.»

Une place qu'elle occupera courageusement sur les bancs de l'ECAL, soudainement plongée dans les arcanes pelliculés du septième art. «Je me suis retrouvée avec beaucoup de passionnés pour qui le cinéma était un rêve de gosse... Ce n'était pas vraiment mon cas, j'y voyais simplement un langage avec lequel je me sentais à l'aise. Comme je n'avais pas vu tous les grands classiques, ce manque de culture visuelle m'a longtemps complexée.» Mais dans savoir-faire, il y a faire. A force de pratique, le regard s'affine, la vocation se précise. Elle monte les travaux d'autres étudiants, réalise quelques courts-métrages. L'un d'eux tapera d'ailleurs dans l'œil de Jean-Stéphane Bron, qui lui

confie le montage de *La Vallée*, l'un des quatre films de la série *Ondes de choc* produite l'an passé par la RTS. Dès lors, on n'aura de cesse de guetter son nom sur les génériques de nos écrans petits ou grands.

Se plonger dans le monde

Enfin, agrémenter son montage d'une séquence d'archive. Ce sera ici le Godard des *Cahiers du cinéma*, où il avançait en 1954 que «si mettre en scène est un regard, monter est un battement de cœur». Pulsation et émotion, que l'on ressent vivement dans *Alexia, Kevin & Romain*, nommé pour le Prix de Soleure où il sera projeté demain, puis le lundi 4 février à Fribourg en présence du réalisateur Adrien Bordone. On y suit le

quotidien de trois ados qui tentent de franchir le seuil de l'âge adulte malgré une déficience intellectuelle qui les tient en marge de la société. «J'étais assez mal à l'aise avec ce sujet, mais quand j'ai vu les premières images j'ai été immédiatement convaincue», confie la monteuse de ce sensible documentaire, qui se dit plus curieuse du monde depuis qu'il traverse ses écrans. Jusqu'à s'y plonger. «Cela a représenté en tout cinq mois de montage, alors on finit forcément par s'identifier aux personnages. Cela a pu m'empêcher de dormir parfois, mais depuis que j'ai ce bureau et que je travaille hors de chez moi, j'arrive mieux à couper.»

Ce qui est tout de même le propre de ce métier qui ne s'apprend pas. Pour Myriam Rachmuth, c'est l'intuition qui doit faire palpiter l'image comme un battement de cœur. Car le cinéma ne possède pas de notice de montage. Alors monter un film, c'est bien comme écrire un article: il suffit d'inventer le mode d'emploi. »

► *Alexia, Kevin & Romain*, d'Adrien Bordone, projection le 4 février, 18 h, au Rex de Fribourg, en présence du réalisateur et de la monteuse. Critique du film dans notre édition du mercredi 30 janvier.

«Il y a bien quelque chose d'un peu magique là-dedans»

Myriam Rachmuth